

«ToutInternet est un texte de Roland Barthes»

Le poète et théoricien Kenneth Goldsmith explique son concept d'«uncreative writing», développé dans l'ouvrage «l'Écriture sans écriture», qui entrevoit de la littérature dans tout ce qui se crée sur Internet.

Libération · 5 luglio 2018 · Recueilli par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL Photo YANN RABANIER

L'Américain Kenneth Goldsmith a été formé à la sculpture à l'école d'art de Rhode Island, a écrit une dizaine de recueils de poésie et plusieurs essais. Depuis vingt-deux ans, il enrichit UbuWeb, un site sur lequel il archive l'avant-garde artistique et littéraire. Quand ses enfants sont couchés, raconte-t-il, il se sert un verre de whisky et alimente UbuWeb de fichiers MP3 et de vidéos, «pour prouver que le Web est libre». Théoricien de l'uncreative writing qu'il enseigne à l'université de Pennsylvanie, ce poète dandy se trouvait début juin à Paris pour la traduction de son livre paru en 2011, compilation d'expériences liées à ce mouvement d'«écriture sans écriture» comme le traduit François Bon. Un ouvrage passionnant, destiné à être une référence.



Que pensez-vous de la traduction d'uncreative writing par «écriture sans écriture»? L'uncreative writing se référait à l'origine au phénomène de formations aux Etats-Unis qui produisent des creative writers. C'était une critique de cette industrie académique. «Ecriture sans écriture» me paraît plus pertinent en France, où le phénomène existe moins. Sur Internet, nous écrivons tous les jours sans même le réaliser. Ecrire des posts sur Facebook n'est pas considéré comme de l'écriture par la plupart des gens. C'est écrire et ne pas écrire. De l'écriture sans écriture. Pouvez-vous définir l'uncreative writing?

Toute écriture que nous produisons sur Internet. Nous écrivons et lisons plus qu'il y a vingt ans, mais nous ne le considérons pas littérairement. Des gens me disent : «Je culpabilise de ne plus lire et écrire autant qu'avant.» Je leur demande: «Avez-vous Facebook? Avez-vous une messagerie électronique? Avezvous Twitter? Oui? Alors ce que vous faites, c'est lire et écrire.» Cela existait pourtant avant Internet. Ernest Hemingway a écrit en 1950 une nou-

velle en six mots : «For sale babyshoes never worn.» («A vendre: chaussures bébé, jamais portées.») Peut-on dire qu'Ernest Hemingway n'est pas un vrai écrivain ?! Selon moi, les racines de notre écriture numérique ont des liens avec le modernisme.

En quoi un écrivain peut-il être un programmeur ?

Nous circulons sur une plateforme très complexe, même dans l'univers basique du traitement de texte. La plupart des gens ne comprennent pas que même Word ou Google Docs constituent des plateformes de réplcation, de distribution, et pas de contenu. Le contexte est le nouveau contenu. Les gens pensent qu'ils y écrivent une lettre ou un roman, alors qu'ils font beaucoup plus. A chaque fois que j'ouvre un document Word, une copie est effectuée toutes les trente secondes, crashée, récupérée, etc. Pourquoi ces fichiers récupérés ne seraient pas de la littérature ? Reliez-vous l'uncreative writing au situationnisme et à la poésie concrète pour faire filiation ? C'est une continuation, la poésie concrète, Henri Michaux, Walter Benjamin, Duchamp, Picasso... Selon moi, tout le XXe siècle, le modernisme et le postmodernisme ont mené au numérique. Ils nous ont enseigné à être numériques. On se trouve quelque part entre le cubisme et le surréalisme dans l'expérience. De même, quand on se promène dans l'espace guidé par Google Maps, c'est un détournement situationniste du paysage. C'est de la psychogéographie : vous circulez sur des cartes, vous êtes là et vous n'êtes pas là. Comme dans le phénomène Pokemon Go, qui chasse des objets virtuels. C'est aussi du surréalisme dans la mesure où nous sommes comme des rêveurs diurnes, marchant à travers les plateformes tels des zombies. On refuse cette manière de voir en la croyant destructrice, mais le surréalisme aimait la destruction. Vous pouvez aussi envisager Internet artistiquement comme rempli d'objets trouvés à la Duchamp. Internet est devenu un immense centre commercial, n'est-ce pas l'inverse de la pensée situationniste ?

Le long des centres commerciaux jusqu'à Google, il y a des bibliothèques géantes, et des bibliothécaires qui accumulent de la matière intellectuelle pour la distribuer gratuitement. La majeure partie d'Internet demeure du média social.

Vous vous référez à l'Oulipo... Twitter fonctionne avec un nombre de caractères contraint. Des milliards de personnes écrivent des textes à contraintes oulipiennes, même Trump qui ne dit pas «Je suis le président des EtatsUnis, j'ai besoin de 500 mots». J'ai appris avec l'Oulipo que l'idée de la machine est plus importante que son produit. C'est une écriture de programmation.

Vous considérez Internet comme une immense archive, du matériau à création. Absolument. Nous continuons à

lire Shakespeare mais aujourd'hui son oeuvre peut être aspirée en totalité dans la mémoire de l'ordinateur. Que puis-je en faire, comment redéployer ces mots ? C'est une nouvelle question pour l'écriture. Déplacer de l'information pour créer du nouveau contenu, comme Marcel Duchamp et l'art conceptuel il y a cent ans. C'est fantastique. Maintenant, nous pouvons le faire avec le langage. L'art le fait depuis longtemps, l'écriture ne l'a pas encore découvert. Il n'y a pas de Duchamp pour l'écriture. On entend : «Jamais ! C'est du plagiat !» Mais pourquoi pas ? L'écriture a tendance à être extrêmement conservatrice avec le langage. Vous dites que le langage s'avère plus plastique aujourd'hui, susceptible de multiples recompositions. La fin de l'oeuvre ? Comme dans la musique, qui se mixe et se remixe, ce

n'est jamais fini. Comme un DJ, nous avons les outils aujourd'hui pour mixer le texte, le copier, le réviser. Pourquoi ne pourrions-nous pas, comme écrivains de littérature, défendre la réappropriation et le plagiat ? La fin de l'auteur ? Il y a cinquante ans, Roland Barthes parlait déjà de la mort de l'auteur, de cette différence entre langage et texte. Parce que le texte change toujours, n'est jamais une forme fixe, autorise les croisements, constitue un espace à dimensions multiples. Internet est l'âge du texte de Roland Barthes. Tout Internet est un texte de Roland Barthes, susceptible d'être déconstruit, remixé... Regardez l'intelligence artificielle qui se développe et les robots qui commencent eux-mêmes à écrire. Qui est l'auteur ? Et qui est le lecteur ? Les crawlers [robots d'indexation, ndlr] de Google qui lisent tout sont les meilleurs lecteurs de l'histoire du monde. Ils feront vaciller le rapport des hommes à la littérature. Comment votre livre est-il perçu aux Etats-Unis ? Il est détesté parce qu'il secoue ce sur quoi sont basées les valeurs occidentales : l'originalité, le génie, le grand roman, le chef-d'oeuvre, le capitalisme... Les Américains s'intéressent exclusivement à la recette, au formulaire. Les programmes d'écriture créative forment un certain type d'écrivains, fournissent une recette pour rédiger un grand roman. Si tu te conformes à la règle, ton roman sera adapté par Hollywood, qui lui-même appliquera sa recette. C'est supposé être créatif ? Vos théories vont à l'encontre de l'individualisme et du repli qui prévaut aujourd'hui. Je suis un communiste littéraire. Je pense que personne ne doit posséder quoi que ce soit en littérature. Internet constitue un océan dans lequel nous prenons et remettons. Je ne pense pas avoir eu une seule pensée originale dans mon existence. Je suis une composition de pensées. Je les remixe dans un sens contemporain. Mais tout ce que je dis, je l'ai pris ailleurs. Je dis ce que disait Duchamp, mais cent ans plus tard, cela sonne différemment. L'expérience du romancier est-elle achevée ? Facebook est aussi une expérience, mais jamais achevée. C'est une autobiographie culturelle. Facebook est bien mieux que n'importe quel roman. J'ai écrit un livre intitulé Day où je recopiais les nouvelles du New York Times. Il a à la fois rien à faire avec Internet et tout à faire avec. Je ne pouvais le réaliser qu'à l'âge d'Internet, pas cinquante auparavant. Day est un roman incroyable avec de l'amour, de la mort, de la guerre, des défaites, des tragédies... Le langage quotidien autour de nous est tellement riche que nous ne manquons jamais de matière. L'uncreative writing serait une littérature de la post-identité, selon vous. Peut-être que nous ne savons plus qui est l'auteur. Peut-être est-ce une production anonyme, écrite par des robots. Peut-être que mon identité peut être copiée d'Internet, et peut-être qu'elle n'est pas mon identité. Aux Etats-Unis aujourd'hui, nous avons la politique des identités qui veut sanctuariser l'identité, ce qui est romantique et impossible. Quand tu mets des choses sur Internet, tu en perds la propriété et le contrôle. Pensez-vous que le roman soit mort ? C'est comme demander si la peinture est morte, or elle semble se porter mieux aujourd'hui grâce à Internet ! Je ne peux pas croire en la mort d'une forme. Si le roman s'ouvrait un peu plus, comme Ulysse de Joyce à son époque ! Il n'est pas mort, il dort. N'importe qui au XXI^e siècle qui soit un écrivain doit le réveiller. Voyez-vous une nouvelle génération dans vos cours ? Non, pas vraiment. Je leur donne les outils pour voir le monde différemment. Mais ils sont terrorisés par la politique des identités qui domine actuellement aux Etats-Unis. Ils ont peur de faire quelque chose d'original. On est dans une période de l'art de propagande. «Internet détruit la littérature (et c'est une bonne chose)»,

ditelvous dans votre recueil de pensées Théorie. Ce n'est pas un peu fort ? Internet détruit le modèle de la distribution. Mais l'avant-garde ne détruit pas, elle fait renaître. Il ne s'agit pas de détruire la littérature pour toujours, mais d'y faire entrer un peu d'air et de soleil.

KENNETH GOLDSMITH L'ÉCRITURE SANS ÉCRITURE. DU LANGAGE À L'ÂGE NUMÉRIQUE

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Bon.

Jean Boîte Editions, 242 pp., 24 €.

Des gens me disent : «Je culpabilise de ne plus lire et écrire autant qu'avant.» Je leur demande : «Avez-vous Facebook? Avez-vous une messagerie électronique? Avez-vous Twitter ? Oui ? Alors ce que vous faites, c'est lire et écrire.»